



**HAL**  
open science

**Compte rendu Sherry B. Ortner ,High religion. A cultural and political history of Sherpa Buddhism, Princeton University Press, 1989, 245 p.**

Gérard Toffin

► **To cite this version:**

Gérard Toffin. Compte rendu Sherry B. Ortner ,High religion. A cultural and political history of Sherpa Buddhism, Princeton University Press, 1989, 245 p.. Annales: Economies, Sociétés, Civilisations, 1991. hal-00592224

**HAL Id: hal-00592224**

**<https://hal.science/hal-00592224>**

Submitted on 16 Feb 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## COMPTES RENDUS

d'Aristote, et surtout, avec d'autres occurrences de la division en sept dans l'historiographie antique, chez Hérodote à propos de l'Égypte et en Inde même dans le schème des sept constituants du royaume dont fait état Kautilya (VI 1, 15) par exemple. Les notes et références toujours très précises augmentent l'utilité des mises au point ainsi offertes aux spécialistes.

Francis ZIMMERMANN

**Sherry B. ORTNER**, *High Religion. A Cultural and Political History of Sherpa Buddhism*, Princeton, Princeton University Press, 1989, 245 p.

Comment expliquer la construction de monastères bouddhistes en pays sherpa ? Telle est la question à laquelle l'auteur, une anthropologue américaine, tente de répondre dans ce petit ouvrage à caractère ethnohistorique. Les Sherpa, on le sait, viennent du Tibet : ils ne se sont installés au Népal, au Solu Khumbu, sur le versant méridional de l'Himalaya, qu'au début du <sup>xvii</sup>e siècle. En 1961, ils représentaient une population de quelque 14 000 personnes (à l'exclusion des réfugiés tibétains Khampa, arrivés plus tard, et des anciens esclaves). Au cours de leur histoire, ils ont construit une dizaine de monastères (*gomba*) ou de temples bouddhistes importants : un premier groupe à la fin du <sup>xvii</sup>e siècle et au début du <sup>xviii</sup>e siècle, un second entre 1900 et 1930. Alors que les premiers *gomba* semblent avoir été destinés à des religieux mariés, ceux qui furent construits au <sup>xx</sup>e siècle ne reçurent et ne continuent de recevoir que des moines célibataires.

Pour rendre compte de ces institutions religieuses, largement autonomes par rapport à l'organisation clanique, l'auteur se base essentiellement sur des récits légendaires, des chartes de monastères et des généalogies de clans — les seuls documents disponibles en réalité. Son approche s'ins-

crit dans le droit fil de l'école anthropologique américaine. S. Ortner distingue dans les récits mythiques en question un schéma culturel décomposable en plusieurs étapes : compétition initiale entre deux héros ; défaite d'un des deux protagonistes et départ du vaincu ; création d'un édifice religieux par le vainqueur. Ce schéma, qu'on retrouverait dans le culte des dieux et dans de multiples domaines de la vie sociale, révélerait quelques-unes des caractéristiques fondamentales de la culture sherpa, notamment une contradiction entre un égalitarisme de base et une structure hiérarchique du pouvoir.

Les relations sociales sherpa sont en effet tendues entre deux pôles antithétiques : une idéologie égalitaire, qui s'exprime, entre autres, dans les règles d'héritage et dans le statut des clans, et un système hiérarchique qui tend à privilégier certains frères (les aînés surtout) au détriment des autres et pousse certains hommes à exercer un pouvoir sur leurs congénères. « L'égalité reste fragile, sujette aux manipulations ; la hiérarchie, de son côté, souffre d'une contestation perpétuelle. Pour les acteurs, cette contradiction se traduit par une compétition chronique entre frères et entre chefs politiques » (p. 125). Prenons ces derniers : appelés localement *pembu*, ils ont de tout temps bâti leur renommée sur leurs capacités personnelles et les richesses qu'ils tiraient du commerce. Leur autorité se renforcera au <sup>xix</sup>e siècle grâce aux droits que l'État népalais leur céda ; levée des taxes, administration de la justice, etc., mais leurs positions étaient à tout moment menacées par les rivalités qui les opposaient. Or, ce sont ces puissants, ces « grands hommes » comme on les appelle aussi en népali, qui établirent les monastères lamaïques. Les récits de fondation de ces établissements ne sont qu'une longue suite de conflits entre *pembu*. Et la création d'un édifice monastique marque toujours la victoire d'un des deux protagonistes. Autrement dit, c'est en termes religieux que les *pembu* justifient leur pouvoir vis-à-vis de leurs dépendants. La construc-

tion de monastères est une affaire de prestige et de lutte d'influences.

Voilà sans doute l'enseignement majeur du livre : l'importance des questions religieuses dans la culture sherpa et la nécessité d'en tenir largement compte dès lors qu'on veut reconstituer le passé de ce groupe ethnique. « A plus d'un titre, écrit avec raison S. Ortner (p. 8), l'histoire sherpa est une histoire des religions ». Les *pembu* fondent des monastères autant pour légitimer leur puissance que pour obtenir des mérites spirituels. Les deux aspects ne sont pas dissociables. La religion informe ici de part en part l'ordonnance des êtres et fonctionne à la base comme au sommet de l'édifice social.

*High Religion* se signale également par son souci de lier les facteurs externes de changement aux structures internes de la société. Car les premiers n'agissent qu'au travers de filtres imposés par certains choix culturels fondamentaux. L'objectif est de constituer « une histoire de la dynamique interne de la société sherpa et des influences extérieures qui ont interagi avec cette dynamique » (p. 83). Ainsi l'incorporation du Solu Khumbu dans l'État népalais au XIX<sup>e</sup> siècle est-elle rattachée à des conflits internes propres à cette région. Ainsi la fondation des monastères n'est-elle pas imputée seulement à des circonstances exogènes, elle exprime aussi une société tout entière, tout un peuple, des « grands hommes » aux petites gens : elle est à la fois un événement historique et un symbole culturel.

Certains points soulevés mériteraient des recherches ultérieures. Par exemple, le lecteur ne saisit pas très bien les raisons qui poussèrent les Sherpa à transformer au XIX<sup>e</sup> siècle leur *gomba* en monastères pour célibataires. Il s'interroge également sur la façon dont le système hiérarchique compétitif des *pembu* s'articule avec la structure clanique. Ortner suggère que ce système est né d'une érosion des liens claniques originaux : les *pembu* seraient apparus quand les clans perdirent leur base territoriale. Mais justement, la rivalité acharnée entre chefs

sherpa ne serait-elle pas un trait postérieur à la conquête Gorkha ? L'auteur, qui annonce déjà un deuxième livre sur l'histoire du Solu Khumbu, reviendra sans doute sur ces questions dans un proche avenir.

Gérard TOFFIN

**Dharma KUMAR éd. (avec un éditorial de Meghnad DESAI), *The Cambridge Economic History of India*, vol. 2 : C. 1757-c. 1970, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, xviii-1073 p.**

Ce second volume de la *Cambridge Economic History of India* a été attendu pendant près de dix ans par la communauté scientifique. L'ancienneté et la vivacité des débats idéologiques sur la genèse historique du sous-développement indien, l'absence d'ouvrages de synthèse faisant autorité sur la question, ajoutés au caractère quasi-institutionnel des ouvrages de référence publiés à Cambridge, auraient dû faire de cette publication une manière d'événement. Mais les délais de parution (la plupart des contributions ont été rédigées au début des années 1970) ont fait que le livre est sorti alors que l'historiographie du sujet abordait déjà des problématiques et des champs d'investigation nouveaux. Le volume apparaît donc d'abord comme le bilan du travail d'une génération d'historiens, celle des pionniers d'après l'Indépendance. A ce titre elle est irremplaçable, et constituera pour longtemps le point de départ nécessaire de tout enseignement et de toute recherche dans le domaine qu'elle couvre.

On peut assurément critiquer le découpage de la matière du volume. Mais les déséquilibres et les lacunes qu'il présente ne font en fait que refléter ce qu'était l'état du chantier dans les années 1970. Ils sont un peu aggravés toutefois par le fait que les